## LES GRANDES FAMILLES

**HENRI PIGAILLEM** 

# Les HUGO



## Pygmalion

Extrait de la publication

IIIP Création Studio Flammarion

## LES GRANDES FAMILLES

### HENRI PIGAILLEM

Innombrables sont les ouvrages consacrés à l'auteur des Misérables, mais sait-on qu'à côté du génie a gravité toute une famille pleine de talents? À commencer par le père de Victor, le général « au sourire si doux », héros des guerres napoléoniennes. Puis ses frères Abel et Eugène, poètes méconnus; et enfin ses fils Charles et François-Victor, l'un auteur dramatique, l'autre traducteur des œuvres complètes de Shakespeare.

Et rappelons les destins tragiques de ses filles Adèle, devenue folle, et Léopoldine, morte noyée!

Les talents ont ensuite passé aux générations suivantes avec Georges et sa sœur Jeanne, les petits-enfants espiègles de L'Art d'être grand-père. Le premier fut peintre et aquarelliste de renom; la seconde, l'épouse de l'écrivain Léon Daudet puis de l'explorateur Jean-Baptiste Charcot. Au xxe siècle, les Hugo, ce furent encore Jean, peintre, illustrateur, décorateur de théâtre, intime collaborateur de Raymond Radiguet, Jean Cocteau, Paul Eluard ou Erik Satie; et François «l'orfèvre des artistes», auteur de bijoux en or dessinés par ses célèbres clients et amis tels Picasso, André Derain ou Max Ernst.

Henri Pigaillem retrace ainsi deux siècles d'une prestigieuse histoire familiale dans un livre fourmillant d'anecdotes souvent inédites.

Couronné par l'Académie française, la Société des Gens de Lettres et la Fondation Cino del Duca, Henri Pigaillem est l'auteur de nombreux ouvrages, entre autres, chez Pygmalion: une biographie des Guises et d'Anne de Bretagne, et un Dictionnaire des favorites.



#### DU MÊME AUTEUR

#### Romans:

Les chevaliers du Christ, Albin Michel, 1997.

Marie Bellefort, la flibustière, Albin Michel, 2000.

La lionne de Nantes, Pygmalion, 2004.

L'incendie, préface de Marcel Jullian, Les Trois Orangers, 2005 (Bourse Cino del Duca 1994).

Les récoltes de la Saint-Pardoux, Pygmalion, 2005.

Le moulin de Chastreuil, Cheminements, 2007.

La Splendeur des Borgia, Tome I, La Pourpre et le Fer, Télémaque, 2011.

La Splendeur des Borgia, Tome II, Les Soupers du Vatican, Télémaque, 2011. L'Obélisque de neige, L'Archipel, 2011.

#### Essais:

La bataille de Lépante, Économica, 2003.

Les grandes heures de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, Beauchesne, 2003 (couronné par l'Académie française).

Salamine et les guerres médiques, Économica, 2004.

Blenheim 1704, le Prince Eugène et Marlborough contre la France, Économica, 2004.

Fantaisismes, Les Trois Orangers, 2006.

Petit dico insolite de la mort (Les pissenlits par la racine), City éditions, 2007.

Le petit dictionnaire des grandes phrases de l'Histoire, City éditions, 2008.

Petites histoires insolites de l'Histoire de France, Tome I, City éditions, 2009.

Dictionnaire des favorites, Pygmalion, 2010.

Petites histoires insolites de l'Histoire de France, Tome II, City éditions, 2010.

Histoires insolites du Louvre, City éditions, 2012.

#### Biographies:

Stradivarius, sa vie, ses instruments, Zurfluh, 2000 (Bourse Poncetton de la Société des Gens de Lettres).

Le tapissier de Notre-Dame, Éditions du Rocher, 2002.

Marion de Lorme, la reine du Marais, Les Trois Orangers, 2004.

Le docteur Guillotin, Pygmalion, 2004.

Le Prince Eugène, Éditions du Rocher, 2005.

La duchesse de Fontanges, Pygmalion, 2005.

Claude de France, première épouse de François Ier, Pygmalion, 2006.

Anne de Bretagne, Pygmalion, 2008 (Prix des Lauriers Verts 2008 de la biographie).

Jeanne de France, Pygmalion, 2009.

Tallemant des Réaux, préface de Jean Mesnard, de l'Institut, Le Croît Vif, 2010.

Les Guises, Pygmalion, 2012.

## HENRI PIGAILLEM

# LES HUGO



Sur simple demande adressée à Pygmalion, 87 quai Panhard-et-Levassor 75647 Paris Cedex 13 vous recevrez gratuitement notre catalogue qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2013, Pygmalion, département de Flammarion ISBN 978-2-7564-1055-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'histoire des hommes glorieux ne retient naturellement que le nom des génies et des héros. Victor Hugo une fois passé à la postérité, il semble que les autres grandes figures de sa famille aient été oubliées. S'il a été l'objet de biographies innombrables, on fait ordinairement peu de place à ses deux frères aînés, Abel et Eugène, qui, comme lui, furent précoces dans l'art de versifier et influencèrent ses premières œuvres dramatiques.

La génération suivante, avec ses fils Charles et François-Victor, mania elle aussi brillamment la plume et s'illustra particulièrement dans l'adaptation théâtrale et le journalisme. L'un des enfants d'Abel, Léopold, fut sculpteur et graphiste. La vocation artistique continua à se répandre chez les Hugo avec Georges, aquarelliste et dessinateur, ou encore avec Jean, lui aussi dessinateur, mais encore peintre, illustrateur et écrivain, ami de Paul Eluard, Picasso, Raymond Radiguet, Georges Auric, Erik Satie, Darius Milhaud. Il fréquenta le Groupe des Six, les membres du Bœuf sur le toit, et confectionna des costumes et des décors pour des spectacles de Jean Cocteau ou de Boris Kochno.

Les Hugo se manifestèrent surtout dans le milieu des lettres et firent parfois de l'ombre à « ce héros au sourire si doux » dont nous parle l'auteur de *La Légende des siècles*.

Le général Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo avait pourtant lui aussi un don pour l'écriture. Il nous a laissé plusieurs romans et des poésies qui ne sont pas sans caractère. La chronique a moins retenu le talent littéraire que les exploits militaires de celui qui fut le père de l'illustre poète. À cette époque, ce nom, *Hugo*, n'avait pas encore fait éclore un mythe. Il n'est pas inutile d'enrichir ce mythe d'une nouvelle étude et d'appeler l'attention sur une dynastie partiellement méconnue.

Dans ses *Mémoires*, Joseph-Léopold-Sigisbert prétend être issu d'une famille lorraine anoblie en 1535. Plus tard, Victor écrit avec prudence : « Les Hugo dont je descends sont, *je crois*, une branche cadette, et peut-être bâtarde, déchue par indigence et misère. » Les généalogistes nous apprennent avec plus de certitude que son premier ancêtre connu, Claude, est fossoyeur à Mirecourt, dans les Vosges, en 1631. Les registres paroissiaux de Domvallier, en Lorraine, mentionnent parmi l'un de ses descendants directs Joseph Hugo, maître-menuisier à Nancy. Marié deux fois, à Dieudonné Béchet puis à Jeanne-Marguerite Michaud, il est le père de douze enfants, dont Joseph-Léopold-Sigisbert, né le 15 novembre 1773 dans une maison de la rue des Maréchaux à Nancy.

#### Le Petit-Auverné

Léopold Hugo fait ses études au collège royal de Nancy. On lui enseigne le latin et l'histoire romaine et il se nourrit des œuvres de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau. Il débute sa carrière des armes au lendemain de la prise de la Bastille, à seize ans, après avoir été renvoyé un an plus tôt du régiment d'infanterie de Beauvais pour avoir dissimulé son âge. Ses quatre frères s'engagent avec lui et deux périssent dès le début de la guerre à la bataille de Wissembourg. Les survivants, François-Juste et Louis-Joseph, deviennent par la suite respectivement major d'infanterie et général de brigade.

Farouche jacobin, Léopold se fait appeler Brutus et signe le « sans-culotte Brutus Hugo. » Il met son courage au service de la Révolution. À Vihiers, il échappe à dix-sept coups de mitraille qui lui sont destinés tandis qu'une balle lui fracasse un pied dans toute sa longueur. Deux mois plus tard, à Montaigu, il ne se soutient qu'avec des béquilles et veut cependant monter à cheval pour se battre. En 1794, il devient secrétaire du général de Beauharnais, puis, en qualité d'adjudant-major, part pour la Vendée avec son ami et chef de bataillon le commandant Arnaud Muscar, qui l'a initié à la franc-maçonnerie au Grand Orient de France. À l'automne 1795, ils appartiennent à l'un des régiments qui obéissent au général Tunc et prennent en chasse les chouans s'enfuyant de Quiberon.

En février 1796, Léopold et Muscar font partie des troupes du général Humbert qui rançonnent la petite commune du Petit-Auverné, près de Châteaubriant. Au sac des maisons s'ajoutent les supplices et les mutilations des hommes attachés aux tombes du cimetière, les viols des jeunes filles et des femmes, le martyre des enfants sur lesquels quelques brutes osent « assouvir publiquement leur fureur contre nature ». On affirme que Brutus Hugo est plus magnanime que ses compagnons d'armes, qu'il fait grâce aux prisonniers et aux condamnés, sauve des femmes de rebelles promises au peloton d'exécution. Il avoue avec un euphémisme effrayant qu'en réalité il prit « part à toutes *les petites affaires* qui se succédèrent ».

Au Petit-Auverné vit Sophie-Françoise Trébuchet, « petite, mignonne, des mains et des pieds d'enfant; elle portait quelques traces de petite vérole, mais qui disparaissaient dans l'extrême finesse de sa figure et dans son regard intelligent <sup>1</sup> ». Née à Nantes le 19 juin 1772, Sophie Trébuchet est la fille de Renée-Louise Lenormand du Buisson, morte en couches en 1780, et de Jean-François Trébuchet, capitaine

<sup>1.</sup> Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie, Nabu Press, 2010. (Autobiographie écrite par Adèle Foucher sous la dictée de Victor Hugo et réécrite à une date inconnue par Auguste Vacquerie.)

de navire de la Compagnie des Indes, disparu en mer en 1783 du côté de l'île de France, aujourd'hui île Maurice. Orpheline à onze ans, Sophie, dont les sœurs ont été placées chez les Ursulines, a été recueillie par sa tante paternelle Françoise Robin, bigote et superstitieuse, veuve d'un notaire de Saint-Julien-de-Vouvantes. Son frère Marie-Joseph, ancien lieutenant de Jean-Baptiste Carrier, dont le nom demeure associé aux massacres et aux noyades de Nantes, est resté dans la capitale bretonne avec le grand-père René-Pierre Lenormand du Buisson, nommé autrefois membre du Tribunal révolutionnaire par le même Carrier.

Deux ans plus tôt, lasse d'entendre le bruit du couperet de la guillotine dressée place du Bouffay, épouvantée par le spectacle des supplices auxquels se livraient les hommes de Carrier, Sophie et sa tante ont quitté leur rue Sainte-Croix de Nantes pour s'établir dans la demeure familiale du Petit-Auverné, La Renaudière. Ralliée à l'idéal républicain à la chute de la monarchie, Sophie se comporte désormais, selon l'expression de son futur fils Victor Hugo, en « Vendéenne du bocage », par haine du despotisme de la Convention. Elle fait partie de ces furies qui entretiennent des intelligences avec les chouans et « sauve douze prêtres en un jour ». La tradition veut que ce jour-là, sur la route de Moisdon, elle ait été alertée par un paysan : « Voici les Bleus ; nos prêtres sont ici, tout proches, au Cotillon-Rouge, en train de délibérer avec nos chefs. Occupez les patauds. Abusez-les. Pendant ce temps, les nôtres seront avertis et prendront du large. »

Au Petit-Auverné, elle est régulièrement l'hôte de ses proches parents les Ernoul de La Chenelière. Le commandant Muscar témoigne que Brutus, installé avec l'état-major à l'hôtel de la Bothelière, vient frapper à la porte de leur maison lorsqu'il sait pouvoir y trouver la jeune femme. Celleci l'accueille toujours avec générosité et, jusqu'au départ des bataillons du général Humbert, le 5 juin 1796, ils ont ensemble de longs et fréquents tête-à-tête en amoureux.

De retour à Paris, Brutus achève une liaison de longue date avec une certaine Louise Bouin, que la chronique décrit comme étant « bonne fille, le corsage mieux garni que

l'esprit ». Il se fait inscrire au Cercle constitutionnel, dont Mme de Staël et Benjamin Constant sont l'âme, et rêve d'instituer des succursales dans les faubourgs Montmartre et Marceau. Il est nommé rapporteur du premier conseil de guerre et a sous ses ordres Pierre Foucher, qui exerce les fonctions de commis greffier : « Léopold Hugo et Pierre Foucher, l'un rapporteur et l'autre greffier, furent bien vite amis, et amis intimes quand Hugo sut que Foucher était de Nantes et qu'il connaissait la famille Trébuchet. Un nœud de plus à leur camaraderie, c'est que Foucher aussi était amoureux et à la veille de se marier. 1 » Abandonnant son surnom. Brutus redevient Léopold. Il ne cesse de correspondre avec Sophie, et ce n'est qu'au printemps 1797, un an après avoir quitté le Petit-Auverné, qu'il la demande en mariage. Léopold ne pouvant se rendre à Nantes, Sophie, son frère Marie-Joseph et le grand-père Lenormand du Buisson viennent à Paris et descendent dans un hôtel de la rue Taranne le 2 novembre. Le 15, les deux jeunes gens s'épousent civilement à l'Hôtel de Ville. Les églises étant fermées et les prêtres enfuis, ils doivent se dispenser d'une bénédiction.

De la succession paternelle, Léopold dispose à Nancy de quatre résidences. Il accepte que tous ses biens à venir soient partagés entre lui et sa femme. En prévision de la mort précoce qui guette toujours un militaire, il verse en outre à cette dernière un douaire de 400 livres et un préciput du double. Ils se font enfin donation réciproque, en cas de décès, des biens dont la loi leur permet de disposer. Il ressort de tout cela qu'en se mariant Sophie n'apporte rien ou presque.

Quelques mois après les Hugo, Pierre Foucher se marie à son tour. Léopold est son témoin. Lors du banquet nuptial, ce dernier lève son verre en son honneur en déclarant : « Ayez une fille, Foucher, j'aurai un garçon, et nous les marierons ! » Le rapporteur Hugo sera le père de Victor, le commis greffier Foucher celui d'Adèle.

<sup>1.</sup> Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie, Nabu Press, 2010.

L'amitié des deux hommes ne s'éteindra jamais, en dépit des idées politiques et du caractère qui les séparent. Si Léopold est un républicain passionné, Pierre est un royaliste que rien ne semble pouvoir détourner de sa position. Fonctionnaire consciencieux et méticuleux. Foucher restera toute sa vie dans l'administration, achevant sa carrière en qualité de chef de service du recrutement au ministère de la Guerre. Léopold, bouillant colosse au poil roux, est d'un tempérament trop intrépide pour demeurer entre les murs de l'Hôtel de Ville. Il n'a qu'un souhait, celui de reprendre du service actif. Il compte sur le général Victor Fanneau de Lahorie, un ancien compagnon d'armes qu'il revoit en juin 1798 au Jardin d'Idalie, où se tient la plus importante fête foraine de Paris. Léopold l'a connu simple soldat au lendemain de la bataille de Machecoul. Il a eu l'occasion de lui être agréable, voire de lui rendre de prodigieux services. Lahorie tient à s'acquitter de sa dette et lui propose de venir le rejoindre à Bâle. Il s'y trouve en tant que chef d'état-major du général Moreau, auquel Bonaparte a confié l'armée qui opère sur le Rhin contre les Autrichiens.

### Le parrain Lahorie

Un an jour pour jour après leur mariage, le 15 novembre 1798, Sophie donne naissance à son premier enfant, Abel. Lorsqu'elle est relevée de couches, les Hugo quittent Paris pour la rue des Maréchaux à Nancy, chez la mère de Léopold, Jeanne-Marguerite Hugo, et l'une de ses sœurs, la veuve Marguerite Martin-Chopine. L'adjudant-major accepte encore un emploi de rapporteur au conseil de guerre en attendant d'être appelé par Lahorie. Le général participe au coup d'État du 18 brumaire qui marque la fin du Directoire et permet à Bonaparte de devenir Premier consul. Puis il se manifeste auprès de Léopold. Il n'a aucune difficulté à le placer dans l'état-major de Moreau. En début d'année 1800, Hugo s'empresse de partir prendre son nouveau poste.

Le 20 juin 1800, Moreau l'attache à sa personne en le nommant chef de bataillon. Il se distingue contre les Autrichiens

aux batailles d'Engen, de Moeskirch, de Biberach, de Memmingen. Au passage du Danube, il fait jeter une poutre sur une arche coupée, qu'il franchit le premier, sans souci de la mitraille, afin d'inciter les soldats à le suivre.

Cependant, Sophie est restée à Nancy. Au début, la grâce du petit Abel crée des liens affectueux entre elle, la mère de Léopold et la veuve Martin. Mais rapidement les rapports se brisent, la belle-mère et la belle-sœur voulant diriger elles-mêmes l'éducation d'Abel, lui imposer le baptême, et même enseigner à sa mère la manière de l'allaiter. En outre, Sophie est voltairienne alors que la veuve Martin est une ardente catholique. Sophie écrit une lettre remplie de récriminations à son mari, alors au quartier général de Memmingen, et lui annonce qu'elle retourne en Bretagne: « Le voyage que j'entreprends est bien long, mais le terme en sera la tranquillité, et peut-être le bonheur. J'emmène Abel avec moi; je serais bien fâchée de l'abandonner dans un pays auquel je dis adieu pour toujours. Rendue chez moi, je ne me déplacerai plus. Tu seras toujours le maître de m'y retrouver. »

Des nouvelles lui parviennent alors, qui changent ses dispositions. À Munich, où Moreau a établi son quartier général, le Saint-Empire réclame une trêve. En juillet, Lahorie entraîne à Parsdorf Léopold, qui ne le quitte pas pendant toutes les négociations engagées avec le comte de Dietrichstein, et, le 15, signe l'armistice. Les hostilités cessent et l'on s'apprête pour le congrès de Lunéville. Léopold est nommé commandant et dirige la ville avec les généraux Clarke et Bellavesne. Le soir, les plénipotentiaires font leur entrée lors d'une fête brillante. Léopold fait la connaissance de Joseph Bonaparte, frère du Premier consul, à qui il va servir de lien avec Moreau. Entre-temps, il a décidé Sophie, alors enceinte de son deuxième enfant, à venir le rejoindre. C'est une occasion inespérée pour la jeune femme de dire adieu à Nancy.

Le 16 septembre, elle met au monde Eugène. Le nouveauné n'est pas baptisé, Sophie n'accordant aucune priorité aux nécessités religieuses. Cinq semaines plus tôt, le 28 juillet, elle a accepté de faire porter Abel sur les fonts baptismaux, à l'église Saint-Epvre, dans le seul dessein de ne pas se

brouiller davantage avec sa belle-famille. Et encore n'a-t-elle pas assisté à la cérémonie : « Ma mère, écrira Victor dans l'un de ses Carnets, n'aimait pas les prêtres ; cette forte et austère femme n'entrait jamais dans une église ; non à cause de l'église, mais à cause des prêtres. Elle croyait à Dieu et à l'âme ; rien de moins, rien de plus. »

En novembre, elle gagne Lunéville. Le commandant Hugo, tout en mesurant son bonheur de voir son épouse briller dans les cérémonials, les protocoles, les fêtes, sous les lustres des salons, dépense en uniformes et toilettes tout ce qui lui reste de son héritage paternel.

Le 9 février 1801 est signée la paix de Lunéville entre Joseph Bonaparte et Louis de Cobenzl. L'Autriche accorde tout et l'armée du Rhin fait son retour en France. Le 21 avril. le frère du Premier consul adresse au ministre de la Guerre Louis-Alexandre Berthier une lettre dans laquelle il demande la faveur pour Léopold Hugo d'être élevé au grade de chef de brigade: « Citoyen ministre. Le citoyen Hugo, commandant extraordinaire, est un officier très distingué et plein de talents. Je désire beaucoup que vous puissiez l'employer à l'armée de la Gironde, comme chef de brigade. Le général Moreau m'a témoigné, à son passage à Lunéville, le désir de l'emmener avec lui. Il appréciait beaucoup sa bravoure, son activité et son intelligence. J'ai prié le général de le laisser à Lunéville et je me suis beaucoup applaudi de cette idée. Le citoyen Hugo a été très utile. Vous comprenez, citoyen ministre, que mon intérêt pour lui est légitime, et je vous demande, comme une chose personnelle, le grade de chef de brigade pour le citoyen Hugo. J. Bonaparte. »

Malgré sa qualité de frère du Premier consul, la requête de Joseph Bonaparte est vaine. Le commandant Hugo reprend son rang de chef de bataillon à la 20<sup>e</sup> demi-brigade, alors en garnison à Besançon. Il s'y rend avec Sophie et leurs deux fils. La famille s'installe au premier étage d'une maison de la place Saint-Quentin, la maison Barette, où Sophie est à nouveau enceinte. Léopold écrit à Muscar, toujours à Ostende, pour lui demander d'accepter d'être le parrain du futur enfant. L'ancien chef de bataillon décline cet honneur

en raison de ses responsabilités trop absorbantes. Les Hugo sollicitent alors pour parrain Lahorie, en résidence à Paris : « Citoyen général, lui écrit Sophie, vous avez toujours témoigné tant de bontés à Hugo, fait tant de caresses à mes enfants, que j'ai beaucoup regretté que vous n'ayez pu nommer le dernier. À la veille d'être mère d'un troisième enfant, il me serait très agréable que vous fussiez le parrain de celui qui va venir. Il ne faut pour cela qu'un léger effort de votre amitié pour nous. »

Lahorie accepte mais, en raison de la distance qui le sépare de Besançon, se fait représenter par l'aide de camp de Moreau, le général Delelée. Les Hugo choisissent pour marraine l'épouse de ce dernier, Marie Delelée.

Léopold espérait être le père d'une fille mais c'est à nouveau un garçon qui vient au monde, le 26 février 1802, dans la maison faisant face à celle où Charles Nodier a vu le jour en 1780. Lahorie écrit aux parents : « Hugo est un mot du Nord. Il faut l'adoucir par Victor, un mot du Midi, et compléter le Germain par le Romain! » De fait le nouveau-né prend le nom de Victor-Marie, Victor pour Lahorie, Marie pour la générale Delelée. C'est un enfant chétif, dont les médecins déclarent qu'il ne vivra pas. Sophie dit qu'il « n'était pas plus long qu'un couteau ». Lorsque ses frères vinrent le voir dans son berceau, « il était si mal venu, dit encore la mère, et ressemblait si peu à un être humain que le gros Eugène, qui n'avait que dix-huit mois et qui parlait à peine, s'écria en l'apercevant : "Oh! la bébête!" »

### L'affaire Guestard

Léopold part pour Marseille quelques semaines plus tard. Dès les premiers jours, il soulève une partie de ses compagnons contre leur supérieur le colonel Guestard, qu'il accuse ouvertement de vendre aux réformés pour infirmités les congés qu'il devrait leur délivrer gratuitement. Le prix fixé par Guestard varie entre 300 et 1 200 francs. Plus de 12 000 congés ont été ainsi l'objet d'un trafic irrégulier. C'est du

moins ce que prétend Léopold. Bientôt, bon nombre d'officiers signent avec lui une dénonciation que le capitaine Coppé fait parvenir à Lazare Carnot, ministre de la Guerre.

Guestard plaide un complot ourdi par le commandant Hugo, rédige et fait imprimer un mémoire sur celui-ci, n'omettant pas de mentionner son tempérament querelleur et ses nombreux changements de corps. Il insère les rapports de deux généraux inspecteurs, Lecourbe et Collaud, amplement défavorables à Léopold. Celui de Lecourbe, relatif à l'inspection faite de la 20° brigade, s'achève ainsi: « J'ai aussi remarqué que le citoyen Hugo, chef de bataillon, et dénonciateur du chef, se donnait beaucoup de mouvement pour se faire valoir et me circonvenir, qu'il employait tous les moyens pour trouver tous les griefs contre son chef. Il est malheureux qu'un brave officier se trouve ainsi, dans les moments de tranquillité, dénoncé par quelques intrigants. »

Devant une si belle défense, Léopold comprend qu'il y va de ses galons. Il en appelle à Sophie pour qu'elle intervienne auprès de Joseph Bonaparte, du général Clarke, du conseiller d'État Defermon, tout ce que le séjour à Lunéville lui a permis de se procurer en relations parmi les hauts personnages. Il faut implorer pour lui sinon l'absolution complète du Premier consul, du moins un changement de brigade. Il achève sa lettre en donnant des nouvelles des enfants, qu'il a emmenés avec lui : « Ton Abel, ton Eugène et ton Victor prononcent tous les jours ton nom. Jamais je ne leur donnai tant de bonbons, parce qu'eux comme moi n'ont jamais eu de privation aussi pénible que celle qu'ils éprouvent. Le dernier appelle bien souvent sa maman, et cette pauvre maman ne peut l'entendre. Je viens de lui donner des bonbons, dont j'ai toujours soin d'avoir une provision dans mon tiroir. Il s'en va tristement en les sucant.»

Sophie rencontre Joseph Bonaparte. De son entretien, elle ne parvient qu'à obtenir l'envoi de son mari en Corse, où il est chargé, en compagnie d'autres compromis dans l'affaire Guestard, de conduire des milliers de conscrits. Léopold comprend que c'est la disgrâce et qu'il est inutile d'insister. En février 1803, il remonte vers Marseille avec sa demi-

brigade. Il y reçoit l'ordre de se préparer à renforcer la défense de l'île d'Elbe, récemment annexée à la France. Il prend le commandement du 1er bataillon et part à nouveau pour la Corse, avec ses enfants, leur gouvernante Claudine, et le mari de celle-ci, Nicolas, son ordonnance. Abel a alors quatre ans, Eugène deux, et Victor à peine onze mois. De Bastia, il écrit à Sophie pour lui demander de venir le rejoindre : « Il faut te décider de suite, ma chère amie, mon état exige ma présence à l'île d'Elbe et je n'ai pas voulu partir sans toi; nous y serons peut-être assiégés. Je ne puis abandonner les enfants dans la Corse, je puis moins t'abandonner encore. Peut-être si tu tardais ne verrais-tu plus tes enfants, ton mari avant longtemps, et que deviendrais-tu, ma malheureuse amie? Je ne veux pas laisser mes enfants entre des mains étrangères; quelque mal qu'ils puissent être dans une ville assiégée, au moins je veillerai sur eux. »

#### Maria-Catalina

À Paris, Sophie tente toujours de faire disculper son mari. Elle veut s'en remettre à Lahorie et se rend chez lui, au 28, rue Gaillon. Le général lui confie que son crédit a considérablement diminué et que, quoi qu'il en soit, il ne peut faire mieux que Joseph Bonaparte.

Les démarches qu'elle entreprend en faveur de son époux retardent son départ pour Bastia. Léopold ne cesse de la réclamer et de lui demander si elle a obtenu ne serait-ce que son changement de régiment.

Ce qui retarde également le départ de Sophie, c'est la tournure qu'ont prise ses relations avec Lahorie. Le général et Mme Hugo sont à présent amants, semble-t-il depuis novembre 1802.

Du 19 février au 10 avril 1803, occupée de ses amours, Sophie n'adresse aucune lettre à Léopold, même pour lui annoncer l'insuccès répété des démarches qu'elle fait en sa faveur. En juin, se faisant attendre et Léopold devant prendre son service à Portoferraio dans les meilleurs délais, celui-ci

part seul avec les enfants pour l'île d'Elbe. Pour Sainte-Beuve, l'officier Hugo, à cette époque, ressemble à « quelque guerrier gigantesque qui a recueilli dans son casque trois bambins aux chairs rebondies, aux bonnes figures d'angelots, et qui les porte légèrement, tout au long de l'étape, avec des précautions de maman ».

À l'île d'Elbe se produit un événement qui bouleversera longtemps la vie de la famille Hugo. Léopold entame lui aussi une liaison extraconjugale, avec une femme de vingt ans d'origine corse, Maria-Catalina ou Marie-Catherine Thomas, plus ordinairement appelée Catherine Thomas. Née à Cervione, près de Bastia, le 5 novembre 1783, elle est de dix ans sa cadette. On la dit intéressée, âpre au gain, et aventurière au point de prendre de multiples identités, de s'improviser comtesse et de se présenter comme veuve, tantôt d'un propriétaire terrien mort à La Havane, tantôt d'un officier d'état-major de l'armée espagnole.

En juillet 1803, Sophie part pour l'île d'Elbe. Elle arrive le 16 et demeure à Portoferraio jusqu'en novembre, date à laquelle Léopold insiste pour qu'elle reparte avec les enfants. Il dit qu'il faut les mettre en sûreté, la forteresse qu'il occupe étant menacée par les troupes anglaises. Vaincue par cette raison, Mme Hugo reprend le bateau-courrier pour Marseille, sans ignorer que son mari l'a éloignée pour pouvoir vivre librement avec sa maîtresse. Plus tard, elle prétendra cependant, devant le tribunal de première instance de Thionville, que, bien qu'ayant fait la connaissance de Catherine Thomas, elle n'a à aucun moment rien soupçonné de la conduite de Léopold. On sait pourtant que, pendant son séjour à l'île d'Elbe, elle a tout découvert de son commerce avec la « fille Thomas ». Elle lui en a même fait des reproches orageux auxquels il a répondu : « On peut bien, à mon âge et avec un tempérament malheureusement trop ardent, avoir pu s'oublier quelquefois. » Et d'ajouter : « Je n'ai vu dans ton départ qu'une volonté ferme de me fuir, d'éviter les caresses qui t'étaient importunes, de te soustraire à des scènes de ménage que ta tête bretonne rendait beaucoup trop longues. » De son côté, lorsqu'elle quitte

l'île d'Elbe, il est probable que Sophie brûle de retrouver Lahorie.

En février 1804, celui-ci est accusé à tort par les journaux officiels d'avoir entraîné le général Moreau dans la conspiration contre Bonaparte organisée par Cadoudal et Pichegru. Arrêté, Pichegru se pend dans sa cellule. Lahorie échappe aux recherches de la police. Un ordre du jour signé de Murat, alors gouverneur de Paris, annonce aux troupes placées sous ses ordres que « cinquante brigands royalistes, reste impur de la guerre civile, ont pénétré jusque dans la capitale pour assassiner le Premier consul, et que leur arrivée étant provoquée par un homme encore soldat, le général Moreau, celui-ci vient d'être remis aux mains de la justice nationale ». Parmi les « brigands » non encore appréhendés et que la population, « au nom de ses plus chers intérêts », est invitée à dénoncer, figure Lahorie, condamné à mort par contumace : « Cinq pieds deux pouces ; cheveux noirs à la Titus ; sourcils noirs; yeux noirs, assez grands ouverts quoique enfoncés; le tour des yeux jaune ; le teint marqué de petite vérole, le rire sardonique. »

Le général trouve refuge chez ses amis et change de repaire régulièrement. En septembre, on apprend qu'il s'est déboîté la cheville à la suite d'une chute de cheval et qu'il est soigné chez un certain La Mothe-Bertin, 19, rue de Clichy. Renseignée, la police accourt chez le fugitif et trouve son lit vide. Il a été transporté en civière dans une maison d'en face, au 24, qui n'est autre que celle de Sophie Hugo. L'épouse de Léopold lui donne asile pendant trois jours.





Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EUCN000450.N001 Dépôt légal : mars 2013